



Innocent:
La défense controversée.

Éditions Coutern

Innocent : La Défense controversée

Catalogue Coutern :

Human Army Research Development I : Origines.
Human Army Research Development II : Unité-d'élite.
Human Army Research Development III : Galaxie.
Human Army Research Development IV : Univers.
Innocent : La défense controversée.

Prochaines Publications Coutern :

La pièce : Le Lien commun.
I.A : Jusqu'à ce que la mort nous réunisse.
A.F.O.G.I.A : Le pacte de l'ombre.
Développement personnel : Mode de vie.
Human Army Research Development V : Unimast.

Chapitre 1 : Mémoires.

(Edouard Marignan est incarcéré, au sein de la prison des Baumettes, à Marseille. Il est escorté par plusieurs matons qui scrutent ces moindres faits et gestes, il est reconnu par les prisonniers qui se mettent à l'applaudir. C'est une acclamation réprimée par les surveillants, et après plusieurs minutes de chahut, la situation reprend son calme. Le détenu est poussé par le policier chargé de l'escorter vers sa cellule. Edouard entre et se trouve face à un homme de grande taille, de forte corpulence, qui lui tend la main) :

— Je m'appelle Yannick, tu dois sûrement être épuisé par le voyage ? Ne t'inquiète pas, ici, tu es en sécurité avec notre groupe de détenus.

— Pourquoi suis-je accueilli de la sorte ?

— Tout le monde, ici, a suivi le procès et ils savent comment tu as piétiné la justice pourrie de ce pays !

— Pourquoi es-tu ici ?

— Un braquage qui a mal tourné, je ne vais pas te dire que je suis un homme honnête, mais mon procès est une mascarade !

— C'est-à-dire ?

— Les preuves ! Ces pourritures de flics ont fabriqué des trucs pour alourdir mon dossier. Ils m'ont cuisiné et promis que si j'avouais ce qu'ils ont mis sur mon dos, j'aurais une réduction de peine. J'ai accepté et le juge a estimé que les preuves étaient suffisantes pour me coller quinze ans au trou !

— Tu peux me laisser me reposer ? On en reparlera demain.

— Pas de souci, promets-moi que tu me donneras un coup de main pour mon affaire. Mon avocat commis d'office se fout de ma gueule...

— Je ferai mon maximum pour t'aider, mais sache que le fait que je prenne ta défense, après ce qui s'est passé, risque de compromettre la suite de ton procès.

— Plus rien à perdre ! Merci !

(Edouard s'installe sur le lit d'en bas, puis extrait de sa veste un livre, « dernier jour d'un condamné », de Victor Hugo. Il commence à le lire jusqu'à ce qu'il s'endorme profondément. Yannick se réveille en pleine nuit, paniqué par les cris de son codétenu qui s'agite fortement. Il descend rapidement de son lit et le retient de toutes ses forces, en tentant de le réveiller. Edouard ouvre ses yeux, révélsés, de la bave blanche sort de sa bouche. Il est pris de panique et crie en direction des matons, qui interviennent rapidement pour sortir l'avocat de la cellule. Le médecin de la prison l'ausculte, quelques minutes après son arrivée à l'infirmerie, après un bilan de santé effectué à la hâte, il contacte un policier dans le couloir et demande un transfert d'urgence, vers l'Hôpital St Marguerite, pour des examens approfondis. Edouard se réveille, quelques temps après l'intervention médicale, et constate qu'un policier est chargé de le surveiller et l'observe, d'un air méprisant) :

— A voir votre expression, vous avez l'air d'avoir un contentieux avec ma personne, alors que je ne vous connais même pas.

— Ne jouez pas à ce jeu avec moi, monsieur Marignan !

— Vous pouvez m'appeler Edouard.

— Je n'en ai pas envie ! Cessez votre tentative de vous attirer la sympathie de l'administration pénitentiaire. Vous serez traité comme tous les criminels.

— Je n'ai rien demandé.

— Et je vous préviens, dès maintenant ! Votre codétenu n'est pas un enfant de cœur, ne tentez rien dans la prison.

— J'effectue mon travail.

— Vous n'êtes plus avocat ! Les conséquences de vos...

(Le médecin en chef du service des urgences entre dans la salle et demande au policier d'attendre à l'extérieur. Ce dernier s'exécute et quitte la salle, tout en restant posté dans le couloir. Le docteur René Léonard se rapproche du patient et analyse les données médicales. Edouard lui tient le bras et s'adresse à lui) :

— Je sais que vous allez demander mon transfert vers un hôpital, afin de traiter mon épilepsie, je vous demande, docteur, de ne pas faire ça.

— Vous pensez sérieusement que je vais vous laisser repartir dans un tel endroit, avec tout ce que je viens de déceler comme anomalies ?

— Je suis un criminel, docteur.

— Un criminel malade ! Pourquoi n'avez-vous rien dit à propos de vos antécédents médicaux ?

— On ne m'a pas demandé...

— Pardon ?

— Ils étaient tellement pressés de me jeter au trou qu'ils n'ont même pas effectué d'analyses médicales.

— C'est inadmissible !

— Docteur, nous n'allons pas commenter les dysfonctionnements du système, je veux juste retourner dans ma cellule et purger ma peine.

— Votre volonté de retourner en prison cache quelque chose. Le meurtre de votre fille ne doit pas vous mener à détruire votre vie pour mener une quelconque révolte contre l'administration.

— Qu'est-ce qui vous fais dire ça ?

— J'ai suivi le procès, vous avez joué avec la loi française pour démontrer les failles du système judiciaire.

— Vous êtes perspicace.

— Ce n'est pas une manière de faire les choses, monsieur Marignan...

— Vous n'êtes pas en position de me donner des leçons !

— Ecoutez, je n'ai rien, mais absolument rien à vous reprocher, pour votre acte, je ne peux pas dire si votre action est bonne ou mauvaise. Je pense que j'aurais probablement fait la même chose ou pire encore. Laissez-moi juste vous soigner, puisque le meurtre de votre fille a un lien direct avec la détérioration de votre état de santé.

— Sur quels éléments vous appuyez-vous, docteur ?

— Je me suis renseigné sur vous, depuis votre arrivée. Vous faites des cauchemars, c'est bien ça ?

—...

— C'est ce qui provoque ces crises, je ne vous autorise pas, pour le moment, à rejoindre la prison. Vous restez ici, jusqu'à ce que je sois sûr que vous soyez en bonne santé, une fois là-bas.

(Le médecin quitte la salle de soins et referme la porte derrière lui, puis se dirige vers le policier qui tente d'entrer et se met en travers de son chemin) :

— Vous n'êtes plus autorisé à dialoguer avec mon patient.

— Ce n'est pas moi qui ai engagé la discussion, docteur.

— Vous ne lui parlez plus ! Il est malade et dans un sale état, la mort de sa fille a provoqué des dysfonctionnements cérébraux et s'il continue à être interrogé, il risque de faire un AVC.

— Je comprends ... Que dois-je faire, alors ?

— Restez à ses côtés et ne dites rien, il va rester ici, le temps que je prépare un traitement, afin de prévenir ces crises.

— ça sent le traitement de faveur...

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Vous savez ce qu'il a fait ?

— Le jour où vous rentrerez chez vous et assisterez à une scène comme celle qu'il a vécue, et ce que je ne vous souhaite pas. Vous ne connaissez rien de l'affaire.

— ...

— C'est au contraire votre corporatisme qui me fout la gerbe.

— Pardon ?

— Parce qu'il a tué un flic, vous vous sentez solidaire.

— En vérité, je n'ai rien à faire de ce flic pourri. C'est juste que chaque policier tué provoque une fragilité de la profession et on en subit les conséquences.

— Ce n'est pas lui, le responsable.

— Je le sais bien, docteur. C'est juste que j'ai du mal avec ce genre de détenus.

— Faites en sorte de ne pas le perturber. Je dois vous laisser, j'ai une urgence à traiter.

— Bon courage, docteur.

(Le policier entre et aperçoit l'avocat, en train de pleurer. Il prend le fauteuil, puis s'installe au fond de la pièce, en retrait, tentant d'éviter de lui parler. Il répond à l'appel émis depuis son smartphone et confirme au directeur de la prison que le détenu reste en observation à l'hôpital, et lui explique ses antécédents médicaux. Il reçoit la confirmation de rester sur place, en attendant la sortie du détenu. Ce dernier s'allonge sur le fauteuil, épuisé par la nuit qu'il vient de passer et reçoit un autre appel, dans la foulée) :

— Oui, Anissa.

— Comment te sens-tu ?

— Fatigué, je suis à côté du détenu et je ne rentre pas ce soir.

— Comment va Cédric ?

— Il est encore en vie, c'est déjà ça.

— Qu'est-ce que t'as, mon chéri ?

— Je suis en plein milieu d'une affaire, dans l'affaire, les matons veulent lui en faire baver pour ce qu'il a fait et je ne sais pas ce que je dois faire.

— Pourquoi tu ne démissionnes pas ?

— J'y pense souvent, tu le sais, je n'ai pas envie de participer à ça.

— A quoi ?

— Tout ce qui va se passer, par la suite, s'ils ont décidé de le placer aux Baumettes, c'est pour une raison et je n'ai pas envie d'assister à ce lynchage.

— On en reparlera à ton retour, Cédric.

— La petite s'est endormie ?

— C'est pour cette raison que je t'appelle, elle souffre et je me suis réveillée pour surveiller sa température.

— On est deux à veiller sur un malade...

— Tu ne m'as pas dit qui c'est ?

— Devine ?

— L'avocat du procès du meurtre de Béatrice ?

— Première nuit en cellule et crise d'épilepsie... Je te rappelle, il veut me parler.

— Très bien.

(Edouard fait un signe de la main au policier de se rapprocher et ce dernier accepte. Il s'assied sur le fauteuil, à ses côtés, et lui tend un verre d'eau, qu'il réclamait. Il boit et redonne le verre à Cédric, qui le repose et tente de repartir, mais est retenu par l'avocat, le policier lui retire alors la main) :

— Je ne suis pas autorisé à vous parler, vous devez vous reposer.

— J'ai besoin de compagnie, restez à mes côtés, s'il vous plait.

— ...

— Nous avons du temps devant nous, je vais vous raconter mon histoire.

— Je vous dis que vous devez vous reposer ! Votre santé se détériore.

— Justement, mon état se dégrade car je garde tout en moi et je ne parle jamais. J'ai besoin de quelqu'un qui m'aide à soulager ma conscience.

— Très bien, mais je ne dirai rien, je préfère vous prévenir.

— Soit.

(Cédric déplace le fauteuil et prend place aux côtés du détenu, qui sèche ses larmes. Il lui tend un mouchoir qu'il retire de sa poche et lui sert un autre verre d'eau, qu'il boit avant de prendre la parole) ...

Chapitre 2 : Justice

(Virginie Mercier se rend au centre Hospitalier Spécialisé de Perray, contactée en urgence par une infirmière qui l'informe que son époux est admis au sein de leur établissement. Elle quitte rapidement son cabinet, rue Vaneau, dans le VIIème arrondissement de Paris, puis se rend à l'accueil de l'hôpital, afin de s'enquérir de la situation. Edouard est allongé sur le lit médical, en compagnie de l'urgentiste qui donne ses dernières prérogatives, avant de quitter la pièce et laisser le couple, en refermant la porte derrière lui) :

— Pourquoi es-tu venue ?

— Arrêtes, Edouard ! Tu ne pensais tout de même pas que j'allais te laisser ici et continuer à travailler, comme si de rien n'était ?

— Je ne veux pas que tu sois malheureuse, Virginie. Je voulais que tu continues ta vie d'avant notre rencontre et que tu emmènes Béatrice, loin de moi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je ne suis pas fait pour une vie de famille, j'ai essayé, tant bien que mal, d'être un père de famille exemplaire.

— Et tu l'es ! Ce n'est pas cette maladie qui va me séparer de toi !

— Tu le sais que mon état ne fait que s'aggraver.

— Il est hors de question qu'on se sépare, c'est compris, Edouard ! Comme si j'allais t'abandonner à ton sort et divorcer, parce que tu as un handicap.

— Et qu'est-ce qu'on fait pour Béa ?

— Elle est heureuse et épanouie ... Tu veux bien arrêter de dramatiser la situation ? Ces crises sont anecdotiques et je fais le nécessaire pour prendre soin de toi.

— Très bien.

— Je vais chercher la petite à l'école et je reviens ici. On mène notre vie et on s'en sortira, ensemble.

— Tu veux bien ne pas l'amener ici ? Je n'ai pas envie de la voir, dans cet état. Je rentre directement à la maison et on se retrouve là-bas.

— Très bien, appelle-moi, une fois sorti d'ici.

(Virginie se dirige vers la porte, Edouard l'interpelle et elle se retourne. Ce dernier fait un signe de cœur avec ses mains et cette dernière lui adresse un sourire. Elle quitte l'hôpital. Pendant qu'il regarde la télé, allongé sur son lit, il reçoit un appel sur son iPhone et active la communication) :

— Comment vas-tu, Albert ?

— C'est à moi de te poser la question... J'ai été prévenu par Virginie.

— J'étais en train de bosser sur un dossier, puis je me suis retrouvé ici. C'est sûrement Eloïse qui a dû prévenir le médecin qui étais à mon cabinet, pour son litige concernant l'affaire de la clinique privée.

— Il est venu me voir, ensuite. Il ne veut plus que tu t'occupes de son dossier. J'ai réussi à le convaincre que tu étais le meilleur concernant cette affaire.

— Tu pourrais t'en occuper ? Je dois diminuer le rythme, en ce moment, ça va pas du tout.

— C'est déjà la deuxième crise, en l'espace de six mois.

— Le traitement se passe bien, pour le moment. Mon cousin m'a conseillé un spécialiste à New-York, le docteur Franklin Asturn.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas fait avant ?

— Je ne voulais pas que mes problèmes de santé soient révélés, avec l'affaire Petosa.

— Je voulais attendre ton rétablissement avant de t'en parler.

— Qu'est ce qui se passe ?

— Tu es sûr d'être en état pour discuter ?

— Oui, je t'écoute.

— La libération du terroriste le plus recherché d'Italie nous a fait passer pour des monstres, auprès de l'opinion public.

— On fait notre boulot, aucune preuve n'est directement liée à lui.

— Je sais bien, Edouard, mais le directeur nous avait prévenu des conséquences à gérer ce genre d'affaires. On passe pour des crapules, aux yeux des gens.

— Qu'est-ce que tu penses de sa culpabilité ?

— On n'a rien à lui mettre sur le dos, mais il est louche. Son lien avec la Minora n'est pas établie sur les papiers, mais il y est mêlé, j'en suis certain !

— Donc, il est coupable, même s'il n'y a aucune preuve... Tu veux qu'on le condamne, sans preuves ?

— Ecoute, Edouard, je n'ai pas l'habitude de me mêler de tes affaires, chacun a son dossier, mais je n'approuve pas ta manière de faire. Tes compétences sont indiscutables, mais ta vision « idéaliste » du métier d'avocat fait qu'on traîne une sale réputation.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Adopte une position politique du métier, lâches ces dossiers de merde qui ne mènent qu'à des problèmes. On n'a pas besoin de ça, le cabinet engrange des millions sans ces procès médiatiques, qui sont vus comme une envie de ta part d'être célèbre.

— Je sais bien, Albert, que tu t'inquiètes pour le cabinet Martin, mais si on ne fait pas notre boulot, des innocents seront condamnés, à tort. Je ne fais pas ça pour me faire un nom, mais bien pour permettre de faire évoluer la justice, qu'elle soit capable de condamner de manière juste, un homme, et pas sur des faits avérés. Cependant, je n'ai pas aimé la manière dont il a savouré son acquittement et levé le bras, comme si je l'avais sorti d'un bourbier. Je pense aussi qu'il a un lien avec les attentats.

— La presse est venue au cabinet pour une interview. J'ai repoussé, en leur expliquant que tu étais indisponible, pour le moment.

— Demande à Eloise d'accepter l'entretien et de placer un créneau, vendredi, à 14h00.

— Très bien.

— A bientôt, Albert.

— Prend soin de toi, Edouard, et à demain...

(L'avocat éteint son smartphone, puis se repose. Quelques heures après, le médecin toque à la porte puis entre dans la chambre du patient, en prenant soin de le réveiller, avec délicatesse. Edouard ouvre les yeux et observe ce dernier qui retire ses gants et s'adresse à son patient, sur ton serein) :

— Selon le dernier bilan médical, votre état de santé demande un allègement du travail, qui cause des dommages sur votre santé mentale, et vous empêche de traiter de manière efficace, cette épilepsie.

— Je sais bien, docteur, j'ai décidé de prendre des congés, afin de suivre le traitement.

— Je vous conseille d'abandonner ce métier qui ne fait qu'aggraver votre santé.

— Je ne peux pas, docteur, je me sens épanoui dans ce que je fais.

— Je ne fais que prodiguer des conseils ... Avec ce genre d'affaires, qui, en plus, vous met dans une position délicate.

— Je vois... vous êtes aussi du camp des gens en colère.

— Ma nièce était à Berlin, lors de cet attentat, elle n'a pas survécu.

— Vous m'en voulez ?

— Voyons, monsieur Marignan.

— Dites-moi concrètement ce que vous me reprochez ?

— Vous êtes aussi coupable que ceux qui ont mis la bombe, dans ce bus.

— Et si vous deviez soigner l'un des terroristes, vous le laisseriez mourir ?

— Je ne m'en occupe pas...

— Et c'est une erreur ! Nous ne sommes pas ici pour juger des actes de personnes, mais bien de faire notre métier, il y a une justice qui fait aussi son métier.

— Vous êtes si naïf... L'affaire va probablement être étouffée et vous serez connu pour avoir fait libérer un coupable.

— Rien ne l'incrimine, docteur !

— Cessons cet échange, vous voulez bien ? Je n'ai pas envie de ressasser ces souvenirs.

— Mes condoléances pour votre nièce.

— Je sais bien que vous faites votre boulot. J'ai juste du mal à voir ces affaires se multiplier, sans rien pouvoir faire.

— Je ne fais que mon métier, afin que justement que cette affaire ne s'arrête pas qu'à lui, si on condamne une seule personne, l'affaire sera classée et les vrais coupables seront toujours libres, et recommenceront, sans scrupules.

— Je ne voyais pas ça, de cette façon.

— C'est pourtant ce que l'on fait, en tant qu'avocat. On fait le nécessaire pour permettre à l'enquête de continuer. Personnellement, je suis presque sûr de son implication, mais il n'est pas le commanditaire.

— Pourquoi l'avoir défendu, alors ?

— C'est lors de l'acquittement que je m'en suis rendu compte, mais je ne peux rien faire, aucune preuve n'incrimine directement cet homme, et si je trouve quoi que ce soit, j'en avertirai les autorités.

— Très bien, je vous souhaite bon courage pour la suite, monsieur Marignan.

— A vous aussi, docteur.

(Après avoir effectué une dernière prise de sang, le médecin quitte la pièce et laisse Edouard, allongé sur son lit, en train de lire et referme la porte derrière lui) ...

Chapitre 3 : Crise

(Edouard quitte l'hôpital, accompagné d'une infirmière qui l'escorte jusqu'à son véhicule. Après s'être garé à une centaine de mètres de son domicile, l'avocat aperçoit un individu cagoulé en train de courir près de chez lui et monter dans un véhicule, pour fuir à toute vitesse. Edouard est inquiet et décide de poser ses affaires, puis de se précipiter vers son domicile où la porte est entrouverte. En entrant dans le salon, il voit sa fille étendue sur la nourrice et recouverte de sang. Il se retourne, puis se précipite vers son véhicule type D.S.-9, afin de poursuivre l'individu en question. Il roule à toute vitesse sur une route parsemée de brouillard et tente de retracer l'itinéraire de sa cible et réussit à localiser le véhicule, se trouvant devant un barrage routier de la police. Le véhicule en question traverse le barrage sans s'arrêter et sous l'autorisation des policiers qui identifient la plaque diplomatique du véhicule, Edouard continue sa poursuite et force le barrage, alors qu'une sommation de s'arrêter est effectuée par l'un des policiers qui se fait littéralement éjecter de la route. Malgré la circulation dense qui l'empêche d'atteindre le suspect, Edouard continue de rouler à toute vitesse sur la bande d'arrêt d'urgence, pour ne pas le perdre. Le fuyard se gare finalement devant le commissariat de Saint-Cloud et entre précipitamment à l'intérieur. L'avocat en fait de même, quelques minutes après, sous une pluie battante et toujours poursuivi par le policier qui le traque, depuis le barrage routier. Il entre et demande à l'accueil à qui appartient le véhicule garé devant le commissariat, il est projeté vers le sol par son poursuivant qui le menotte. Le commissaire, présent devant le bureau de l'accueil et en pleine entretien avec un détenu, interpelle le policier, avec véhémence) :

— Qu'est ce qui se passe, ici ?

— Cet individu a forcé le barrage routier de la D985.

— Attrapez la pourriture qui a tué ma fille !!!!!!!

(Le commissaire de police s'accroupit et reconnaît l'avocat. Il devient tout d'un coup, pâle, il demande au policier qui l'a menotté de le transférer en cellule, sans lui adresser la parole, et qu'il viendrait l'interroger. Edouard crie de toutes ses forces, en réclamant sans cesse l'identité du propriétaire du véhicule, sans qu'aucun policier ne daigne lui répondre. Le commissaire accompagne finalement le policier, qui tente tant bien que mal, de tenir Edouard, qui ne cesse de s'agiter et l'empêche de l'escorter, dans le calme. Après s'être violemment débattu pour tenter d'atteindre la pièce où le suspect se trouve, ce dernier s'écroule en plein milieu du couloir et est transféré d'urgence, vers l'hôpital Foch, de Suresnes, où il est admis en réanimation. Quelques heures plus tard, il ouvre les yeux et voit Virginie à ses côtés, en pleurs. Elle tente de lui parler, mais ce dernier ne dit rien, puis se retourne de l'autre côté. Le médecin entre à son tour et demande à son épouse de le rejoindre, derrière la baie vitrée, pour un entretien en privé) :

— Je suis désolé d’avoir eu à intervenir, dans un moment aussi difficile, mais je dois absolument comprendre la situation, afin de prendre les bonnes décisions. Pouvez-vous m’expliquer ce qui s’est passé, madame Mercier ?

— Edouard est entré et a vu notre fille, ainsi que la nourrice, au sein même de notre maison, assassinées par un homme qui a pris la fuite, et il l’a poursuivi jusqu’au commissariat de police de Saint-Cloud. Il le soupçonne d’être le coupable. Edouard a forcé un barrage routier et a poursuivi cet homme, mais personne n’a voulu lui répondre au commissariat où l’individu est entré.

— C’est terrible ! Et la police le soupçonne d’être le meurtrier ?

— Pourquoi est-ce que vous dites ça, docteur ?

— La police a tenté de l’interroger, mais j’ai donné l’ordre de ne pas approcher monsieur Marignan, puisqu’il n’est pas en état de répondre, vu ses antécédents médicaux. J’ai bien fait, puisqu’il a assisté à un terrible drame.

— Ne les laissez pas approcher, docteur.

— Je n’en ai pas l’intention... Pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

— Vous connaissez l’affaire des attentats, en Allemagne, et l’avocat qui a réussi à faire acquitter les suspects ?

— Vous voulez dire que ?

— C’est lui, l’avocat qui a permis à ces hommes de quitter le tribunal, sans aucune charge retenue contre eux.

— Je vois ... Un proche travaille au ministère de l’intérieur, je vais échanger avec lui sur cette affaire, qui me paraît être un règlement de comptes.

— Docteur, je vous en supplie, ne parlez plus de ça ! J’ai perdu ma fille et mon mari est entre la vie et la mort. Je veux faire le deuil et sauver ce qu’il reste de ma famille.

— Je vous prie de m’excuser, madame Mercier. Je vous demanderai de quitter la ville, un moment, sous surveillance policière, si vous le voulez bien. Je vais contacter ce proche pour qu’il mette à disposition un important dispositif de sécurité, pour vous et votre mari.

— Merci, docteur, je vais faire le nécessaire et me rendre à Nantes, où mes parents m’attendent. Tenez-moi informée pour Edouard, docteur.

— Je n’y manquerai pas. Je vous souhaite bon courage, madame Mercier et toutes mes condoléances, pour Béatrice. Je vais vous raccompagner à votre véhicule.

— Très bien.

Innocent : La défense controversée.

Innocent : La Défense controversée (Extrait).

ISBN : 9782957108589.

Illustration de la couverture : Studio Coutern © Shutterstock.

Dépôt légal – AFNIL France sous la dénomination « Innocent ».

© Groupe Coutern, Paris, France.

© Édito, 2018 pour la présente édition.

Tous droits réservés.

Edouard est un avocat réputé qui fait une découverte macabre lorsqu'il rentre à son domicile. Un membre de sa famille a été assassiné. Un suspect que tout accable est rapidement arrêté et placé en détention, avant d'être condamné pour meurtre. Contre toute attente, le père de famille décide de devenir l'avocat de la défense afin de mener sa propre enquête...

Coutern est une maison d'édition inédite et novatrice. Une équipe de production publie chaque année, des ouvrages destinés au grand public. Les sujets traités sont en adéquation avec les faits actuels. Nos œuvres suivent une charte éthique, dans le but de respecter toutes les cultures et religions ainsi que les faits de sociétés, qui sont étudiés avec précaution d'usage. Vous pouvez suivre l'actualité de notre maison d'édition, grâce à notre site internet.

www.coutern.com